



CÉCILE  
HENNEROLLES

DITES-MOI  
DES CHOSES  
TENDRES

● Roman  
EYROLLES

Un couple de quarantennaires, dont la relation s'est enlisée, tente de cerner à quel moment les choses ont mal tourné.

Une amitié, fondée sur une blessure commune, se bricole un petit chemin bien à elle vers la guérison.

Une femme aussi libre que désabusée décide de donner une vraie chance à l'amour, mais se trompera de prince charmant.

Des grands-parents fêtent un amour de cinquante ans, dont l'étincelle n'a jamais vacillé. Pourtant la vie décidera que quelque chose doit s'éteindre.

Un enfant découvre que son cœur peut battre très vite pour une fille, et se demande si à un moment ça ne risque pas d'exploser.

Ces cinq trajectoires s'entrecroisent et se confrontent, chacune à leur manière, à la fulgurance de l'amour. Comment fait-on finalement pour aimer ? Comment fait-on pour se dire *je t'aime* ? Mais aussi pour dire *je ne t'aime plus* ? Comment fait-on pour se relever après avoir mordu la poussière ? Comment fait-on pour que ça reste beau malgré tout ?

[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)  
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Couverture : création studio Eyrolles d'après © a befendo/Unsplash  
Portrait de l'auteur © Guillaume Lambert  
© Éditions Eyrolles

Code éditeur : 05726  
ISBN 978-2-412-57268-1

**Dites-moi  
des choses tendres**

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Collection « Aparté »

Éditrice externe : Frédérique Martin

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019  
ISBN : 978-2-212-57268-1

CÉCILE HENNEROLLES

# Dites-moi des choses tendres

● Roman  
EYROLLES



*Tell me the truth about love,  
because I love you*



## Dis papa, comment on fait ?

DEPUIS hier, il avait l'estomac noué. Plus rien ne passait et ce n'était pas faute d'essayer. Le goûter, pas passé. Le jambon-coquillettes du soir, pareil. Et les Miel Pops du petit déj', pas mieux.

Il avait décidé d'y aller demain. Il avait décidé qu'à la récré de dix heures, il irait voir la plus belle fille de l'école, toutes classes confondues, pour lui demander si elle voulait bien sortir avec lui. Direct, droit dans les yeux. Peut-être avec un ou deux copains.

Cette fille lui retournait le cœur depuis un bon moment déjà, comme s'il partait dans tous les sens. Ça le chamboulait à l'intérieur, tout en le faisant planer. C'était pas possible de ressentir ça. C'était pas croyable un truc pareil !

Il était amoureux. C'était donc à ça que ça ressemblait ! À ce truc qui donnait l'impression d'être en haut du grand huit, juste avant que le wagon ne commence à dévaler la pente. À ce truc qui le laissait en suspens et dont il pressentait que ça allait le secouer grave ! Pas moyen de descendre en marche.

— Mange tes Miel Pops. On va être en retard pour l'anniversaire de mariage de tes grands-parents.

— J'ai pas très faim ce matin...

— Ah bon ? T'as peut-être chopé un virus.

— Ouais, ça doit être ça.

Son virus à lui pesait vingt-cinq kilos à peine et s'appelait Odessa. Un méga virus, qui rigolait à toutes ses blagues, était toujours d'accord pour jouer goal à la récré et lui pétait le cœur. Mais sinon, tout allait bien.

— Si ça ne s'arrange pas d'ici demain, tu devras peut-être louper l'école ?

— Pas question !

Il était amoureux. Y avait vraiment de quoi lui couper l'appétit, mais c'était pas une excuse pour renoncer.

Il regarda son père qui regardait sa mère. Il faudrait qu'il lui demande à son père, comment il faisait. Comment on fait pour vivre avec le cœur qui s'emballe tout le temps ? Comment il a réussi à supporter un truc aussi dingue, son père, pendant plus de vingt ans ? Et son grand-père ? Il faudrait qu'il le lui demande, tout à l'heure. Cinquante ans de mariage pour lui, encore pire ! Comment on fait avec son cœur ? Comment on fait pour que ça n'explose pas, au bout d'un moment ?

Hein ? Comment on fait ça ?

## Princesse

— Tu ne vas tout de même pas y aller comme ça ?

— Ben si. Pourquoi ?

— Sérieusement, princesse, un jour il faudrait que tu prennes conscience de ton physique atypique... Qu'on se comprenne bien, moi j'adore ton corps, hein, mais tu ne peux décemment pas porter ce truc pour l'anniversaire de mariage de tes parents.

Une heure et quinze tenues plus tard, elle en était toujours au même point. Rien à se mettre.

La robe qu'elle avait initialement choisie, sur les conseils d'une vendeuse qui ne devait pas si bien connaître son métier, était une véritable catastrophe sur elle, d'après lui.

Le tailleur-pantalon qu'elle adorait lui donnait une allure de garçon manqué.

— Oh là là, princesse... Le tailleur-pantalon, sérieux ? Et pourquoi pas la salopette, tant qu'on y est ?

— Ben quoi ? J'aime bien, moi. Ça me donne un petit côté Patti Smith, tu ne trouves pas ?

— Mais tu es une femme, oui ou non ?

— Oui, oui...

— Eh bien, habille-toi comme une vraie femme, dans ce cas. Mets une jolie robe, je ne sais pas, moi !

— Oh ça va. Tu sais, mes parents sont plutôt cool. Ils ne vont pas s'arrêter à ma tenue.

— Ah ça... Comment pourrais-je le savoir, vu qu'on n'a jamais eu l'honneur d'être présentés ? À croire que tu as honte de moi. Dis-le, hein, si tu as honte et que tu ne veux pas me présenter à ta famille...

— Mais non, rien à voir, enfin. C'est juste que c'est frais, nous deux. Je n'ai pas envie de précipiter les choses, c'est tout.

— En attendant, le tailleur-pantalon, tu oublies, ma chérie.

Trop court, trop long, beaucoup trop court, trop fleuri, trop mémère, pas assez classe, démodé, *has been*, à jeter... Plus aucun vêtement de sa garde-robe ne semblait lui aller.

Il devait avoir raison. Elle avait vécu jusqu'alors avec un physique atypique, sans jamais s'en rendre compte, ni se douter que cela imposait de mieux choisir ses fringues.

— Et celle-là ? Ça pourrait le faire, non ?

Une petite robe fluide bleue à pois blancs, trouvée en soldes chez Maje. Une affaire en or. Tissu de bonne facture. Coupe impeccable. Longueur au genou. Taille marquée. Bas évasé. Décolleté discret. C'était son dernier recours.

— Ouais, c'est pas mal. Le truc, c'est qu'avec tes tatouages, ça gâche. Franchement, princesse, tu aurais peut-être dû t'abstenir de céder à cette mode douteuse. C'est dommage, parce que sinon la robe était plutôt sympa.

## Moins cinq degrés, c'est vraiment froid

IL faisait moins cinq degrés le jour où il lui a parlé pour la première fois. Elle s'en souvient très bien parce que moins cinq degrés, c'est vraiment froid. C'était il y a plus de cinquante ans, un vingt et un décembre, et elle s'en souvient comme si c'était hier.

Elle regarde cet homme qu'elle aime depuis plus de cinquante ans et elle n'en revient pas. Cinquante ans de mariage ! Comment le temps a-t-il pu passer aussi vite ? Elle n'en revient pas de connaître quelqu'un à ce point-là. De cet homme, elle sait tant de choses. Elle n'a jamais oublié le visage qu'il avait à l'aube de ses vingt-cinq ans, elle se rappelle son corps tout entier lorsqu'il était encore capable d'escalader des montagnes et d'encaisser des coups à la boxe.

Cet homme-là a une cicatrice au coude, héritée de son enfance, une cicatrice presque imperceptible à l'œil nu, qu'il faut connaître pour la deviner sur cette peau qui a perdu de son élasticité. Il a une légère bosse sur le nez, vestige d'une fracture mal soignée, au temps maudit où il usait le ring et où elle passait son temps à trembler pour lui. Il a également quelques rhumatismes, mais rien de grave, des lunettes pour lire – qu'il refuse de porter – et un mal de dos chronique dont il ne parvient pas à se débarrasser.

Elle le regarde distribuer les coupes de champagne qu'elle vient de remplir pour leur anniversaire de mariage. Et elle n'en revient pas que ça soit possible d'aimer encore autant. Si on lui avait dit, du temps de la rue Voltaire, que cinquante ans plus tard elle l'aimerait toujours avec autant de force, bien que d'un amour différent... Elle n'en revient pas de le contempler et de continuer à se dire *Mon homme* en pensant à lui. *Mon homme*, avec le cœur qui se gonfle. *Mon homme*.

Son homme ressemble à Jean Ferrat. Mêmes lèvres charnues qu'elle a envie de croquer, même chevelure fournie qu'il rechigne à aller faire tailler chez le coiffeur. *Tailler*, c'est son mot. Il dit : *Je vais me faire tailler les cheveux chez le coiffeur. J'espère qu'il m'en laissera un peu*. Il est beau, son homme. Il l'a toujours été.

Il a des mains délicieuses, une odeur qui l'a toujours fait chavirer et une voix qui déclenche un truc un peu fou en elle. Ses mains, son odeur et sa voix. La Sainte-Trinité de son désir pour lui.

De lui, elle sait tant de choses, le moindre de ses défauts, la plus petite de ses habitudes. Cet homme-là n'aime pas se réveiller trop tôt le matin, mais pas trop tard non plus, vers huit heures, huit heures trente tout au plus. Il aime le bon café, bien qu'il essaie d'en limiter sa consommation pour ménager son estomac. Il est pathologiquement incapable de se souvenir de la référence exacte des sacs pour l'aspirateur. Lorsqu'il part en racheter, il vérifie avant, assurant à chaque fois que c'est bon, ça va aller, qu'il va s'en souvenir, *non, non, pas besoin de le noter*. Et ensuite, il l'appelle du magasin pour lui demander de vérifier s'il ne s'est pas trompé. Pareil pour les cartouches de l'imprimante.

Il oublie systématiquement de prendre rendez-vous pour l'entretien de la chaudière ou pour le contrôle

technique de la voiture. Il dit : *C'est déjà maintenant ? Tu dois te tromper, ma chérie, ça ne fait pas deux ans.* Mais elle ne se trompe jamais, c'est lui qui ne voit pas le temps passer.

Cet homme-là l'appelle *Ma chérie*, la plupart du temps. Mais il s'adresse à elle en lui donnant du *Madame*, lorsqu'il est d'humeur joyeuse. *Comment va Madame aujourd'hui ? La voiture de Madame est avancée. Si Madame veut bien se donner la peine. Un coussin pour votre dos, Madame. Madame reprendra-t-elle un peu de thé ? Madame est bien difficile. Madame a-t-elle bien dormi ? Madame a-t-elle bien mangé ? Madame a-t-elle bien joui ? Oui, Monsieur, merci !* Et en parlant de leurs enfants, du temps où ils vivaient encore avec eux, il disait : *Monsieur votre fils voudrait que tu ailles lui lire une histoire. Mademoiselle votre fille ne veut pas s'habiller.* Lorsqu'il est d'humeur légère, c'est-à-dire très souvent, il lui parle comme à une vieille aristocrate, mêlant un tutoiement espiègle à des formules de politesse amidonnées.

Cet homme-là a toujours la gentillesse gravée sur son visage, et la générosité chevillée au corps. Il est incapable de voir quelqu'un pleurer sans pleurer à son tour, il a recueilli maintes fois un ami affligé ou une voisine en détresse. Il s'inquiète pour les gens, il veut que tout le monde soit heureux, la méchanceté lui est étrangère.

Il ne sait pas comment s'y prendre pour montrer à leurs enfants et aux petits-enfants qu'il est content pour eux, lorsque l'un d'entre eux lui parle de son nouvel amour. Il dit : *Qui est l'heureux élu ?* Et ça les fait marrer. Ils ne savent pas qu'il y a longuement réfléchi avant d'utiliser cette formule. Il dit *Qui est l'heureux élu ?* car, à l'oral, cette phrase permet la mixité. Ils se moquent de lui parce qu'ils n'ont pas compris qu'ainsi il a trouvé une formulation qui autorise à répondre par n'importe quel prénom, fille ou garçon. Cette question un peu ringarde,

c'est sa façon à lui de leur dire qu'il est ouvert à toutes les possibilités, qu'ils peuvent juste répondre sans qu'on en fasse tout un fromage. *Qui est l'heureux élu ?* C'est une belle manière de leur dire *Votre bonheur m'importe avant tout*. Elle seule sait à quel point il y a réfléchi.

Il est comme ça, son homme, plein de pudeur. Il ne sait pas dire les choses de l'amour et pourtant, quand il vous fait une place dans son cœur, elle est acquise pour toujours. Souvent il se sert de la musique pour exprimer ses sentiments. Il met le CD dans le lecteur. Il monte le volume. Il dit : *Écoute*. Il utilise la voix d'un autre pour lui dévoiler ce qui le fait vibrer. *Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours*, fait-il résonner dans la maison, l'air de rien. *Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres*, lui répond-elle, parfois, en chantant. Un petit jeu qui peut durer quelques minutes, et auquel ils s'adonnent depuis des années. *Quand j'aime une fois, j'aime pour toujours*, cette chanson, il ne l'a pas trahie.

Il faisait moins cinq degrés le jour où il lui a parlé pour la première fois. Elle s'en souvient très bien parce que moins cinq degrés, c'est vraiment froid.

Il lui avait dit : *Vous devriez entrer, Mademoiselle, vous allez tomber malade*. Il était serveur dans un petit bar, place du Théâtre, elle était vendeuse chez Morel. Elle attendait un garçon qui tardait à venir la chercher pour l'emmener dîner. Il lui avait proposé d'attendre à l'intérieur. *Il fait moins cinq degrés, c'est pas un temps pour laisser une jolie fille dehors. Moins cinq degrés, c'est vraiment froid*, avait-il argumenté. Cette voix, bon sang... cette voix qu'il avait déjà ! Elle était entrée dans le bistrot et il n'avait pas fallu cinq minutes pour qu'elle oublie jusqu'au prénom du garçon qu'elle attendait.

C'était il y a plus de cinquante ans et elle s'en souvient comme si c'était hier.

## Il faut le décider très fort

ELLE regardait ses parents. Leur complicité, leurs chamailleries de vieux couple. Cinquante ans de mariage ! Elle fit un rapide calcul et se dit que, si un jour elle devait fêter cinquante ans de mariage avec quelqu'un, alors elle aurait au moins quatre-vingt-dix ans lorsque cela arriverait. Et encore, il aurait fallu qu'elle se marie d'ici deux ou trois ans. Elle serait sans doute morte d'ici cinquante ans.

— Punaise, ça fait peur.

Cinquante ans, ce n'était pas rien ! Elle se demandait comment on réussissait un exploit pareil, elle qui n'avait pas tenu plus de sept ans avec un mec et qui avait le sentiment d'avoir collectionné les relations foireuses.

Elle se dit que ça se jouait dès les premiers jours, qu'il fallait décider très fort d'aimer l'autre quoi qu'il advienne et que ce choix ne peut se faire qu'au tout début, avant que les choses ne se fanent. Elle n'avait sans doute pas décidé assez fort d'aimer quelqu'un, jusqu'à présent. Elle ne s'était sans doute pas suffisamment accrochée.

— Alors, toujours invisible ton prince charmant ?

— Et toi, toujours aussi chiant ton boulot ?

Son frangin était venu la rejoindre sur le petit muret qui les avait vus grandir. Là, très exactement, où ils s'amusaient à jouer aux équilibristes lorsqu'ils étaient mômes, et où elle s'était cassé la jambe pour ses dix ans.

Ce jour-là, il s'était précipité vers elle dès qu'il l'avait entendue pleurer, et il l'avait portée tant bien que mal à l'intérieur, impuissant devant la violence de ses pleurs et l'intensité de sa douleur. Il avait passé les trois semaines suivantes à pousser son fauteuil roulant et à la protéger en établissant un périmètre de sécurité autour d'elle.

Elle regarda leurs parents qui riaient, ses neveux qui s'embrouillaient, la grande qui ne lâchait pas son téléphone et sa belle-sœur qui semblait un peu ailleurs.

— Tu te rends compte que nos parents sont ensemble depuis plus de cinquante ans ! lui dit-elle.

— Ce n'est pas tellement le chiffre qui m'impressionne, tu sais. C'est surtout ce sentiment assez incroyable qu'ils me donnent, d'avoir toujours été heureux à deux. On a eu de la chance, je crois, de grandir avec des parents qui s'aimaient à ce point-là.

— T'as raison. Mais ça met la barre sacrément haut !

— Tu en parles comme si c'était une compétition.

— Oh, ça te va bien de me dire ça... Tu t'en fous, toi. Tu es bien parti pour suivre leurs traces. Ben, c'est vrai, ne joue pas les étonnés. Regarde-toi, tu es marié depuis combien de temps, maintenant ? Dix-huit ? Dix-neuf ans ?

— Vingt ans qu'on se connaît. Mais seulement quinze qu'on est mariés.

— C'est pareil. À ce stade, les années hors mariage comptent pareil. Vingt ans que tu es avec ta femme, alors que moi, j'ai trente-huit ans cette année et douze mecs au compteur ! Tu es le modèle, Mister perfection, et moi la déception.

— Ne dis pas de conneries. Y a pas un modèle qui vaut mieux qu'un autre. Et puis, vingt ans de vie commune, c'est pas non plus la panacée.

— Ça, je veux bien le croire. Moi, c'est la routine, qui me flingue. Dès que la relation commence à manquer de

relief, dès que je ne me sens plus exister dans les yeux de l'autre, j'ai l'impression de crever et je préfère m'en aller. Comment tu fais, toi, pour que ça continue à vibrer ? C'est quoi le secret ?

— Si seulement je le savais, répondit-il en observant sa femme qui regardait ailleurs.

— Tu vois, le plus rageant, c'est que tu n'auras eu droit qu'une seule fois au fameux *Qui est l'heureux élu ?*

Cette phrase, punaise ! C'était celle de leur père quand ils venaient lui annoncer qu'ils étaient amoureux. Cette phrase, putain, c'était la honte absolue. *Qui est l'heureux élu ?* Un modèle de ringardise. Un passage obligé qu'elle s'était cogné une bonne dizaine de fois, déjà, sans arriver à l'éviter.

— Tu oublies Mélanie Boden, quand j'étais en troisième, contesta-t-il en quittant des yeux sa femme qui se dirigeait vers la maison.

— Deux fois, c'est rien ! Moi, j'ai perdu le compte. J'en peux plus de cette phrase...

— C'est pour ça que tu n'as rien dit pour ton nouveau mec ?

— Ouais.

Ils continuaient à être complices, malgré les années. Un truc de frère et sœur, que rien ne pouvait altérer malgré leurs différences. Une relation qui avait parfois rendu sa belle-sœur jalouse. Mais qu'y pouvait-elle ? Après tout, il était son grand frère...

— T'as un nouveau tatouage ? remarqua-t-il.

— Oui, fit-elle en lui montrant l'intérieur de son bras.

— J'aime bien.

— Vraiment ? Je finis par me demander si c'est une bonne idée de me faire tatouer à des endroits aussi visibles.

Ses tatouages, c'était finalement son seul véritable engagement, le seul truc qui serait toujours là, même dans cinquante ans.

— Tu déconnes ? Tes tatouages font partie de toi. Je vais même t'avouer un truc, je t'envie pour ça. Moi, je n'ai pas osé. J'ai eu trop peur de ce que les gens penseraient, ma femme, surtout. Je me suis dit que ça ne lui plairait pas, qu'elle m'avait toujours connu sans, et que si je changeais quelque chose, ça viendrait foutre le bordel. Mais toi, tu es libre. Tu l'as toujours été. C'est une chose que j'admire chez toi.

Voilà que son frère lui enviait sa liberté ! Mister perfection, celui qui avait tout réussi, même s'il avait un job incompréhensible et un peu chiant. Cette foutue liberté qui se résumait souvent à de grands moments de solitude, à des plans culs foireux, à une relation naissante dont elle ne savait pas encore trop quoi penser, et à d'innombrables questionnements.

Elle regarda leurs parents et se demanda comment deux fruits aussi différents avaient pu naître du *même arbre*, comme ils appelaient leur union. Elle qui ne faisait que papillonner. Et son frère qui, en s'enracinant plus profondément, avait fait éclore trois beaux bourgeons.

— Dire que c'est ta fille qui vit maintenant dans la rue Voltaire, finit-elle par murmurer.

## Ils sont un arbre

SA belle-mère avait-elle un jour eu envie de s'envoyer en l'air avec quelqu'un d'autre que son mari? Elle la regardait verser le champagne de leurs cinquante ans de mariage dans des coupes en cristal, et cette question l'obsédait avec une indécence dont elle avait à peine conscience.

Souvent son mari disait d'eux: *Ils sont un arbre*. Du genre grand chêne centenaire qui a les racines bien plantées. Ils étaient un arbre sur lequel on pouvait s'accrocher et sous lequel on se sentait en sécurité.

Mais après tout, en cinquante ans, ça aurait été bien normal que la tentation d'aller voir si l'herbe était plus verte ailleurs vienne s'insinuer parfois. Sa belle-mère avait-elle un jour fantasmé sur un acteur hollywoodien au point de se détourner de son mari? Clark Gable? Ou Robert Redford peut-être? Avait-elle un jour eu envie d'autre chose?

Elle en doutait. Elle regardait cette femme dont les yeux pétillaient à chaque fois qu'elle évoquait son mari et elle était presque certaine que ni Clark Gable, ni Robert Redford, n'aurait pu changer cela. C'était un mystère insondable que cet amour-là. Un secret qu'ils avaient bien raison de vouloir fêter.

C'était beau, mais tellement injuste, de les voir s'aimer autant ces deux-là.



## Ce soir

Tu rentres quand  
de la teuf chez  
tes grands-parents ?

Ce soir.  
Mes parents me  
déposent en passant.

Pourquoi ?

Parce qu'il  
faudrait qu'on  
parle...



## Rue Voltaire

À un moment, un truc avait foiré. Il lui avait envoyé un pauvre SMS où il disait: *Il faut qu'on parle...* sans autre explication. Chacun en était à se demander de quelle manière seraient ses prochaines noces, lorsque c'était arrivé. Ses grands-parents en étaient à l'or. Ses parents s'acheminaient vers des noces de cristal. Sa tante, vers des noces de rien. Ses noces à elle auraient été de froment, s'ils avaient été mariés.

*Il faudrait qu'on parle...* Bam! C'était tombé sans prévenir au beau milieu du vin d'honneur. Ensuite, elle avait gambergé toute la journée sans réussir à penser à quoi que ce soit d'autre qu'à cette phrase tirée à bout portant, et à ces trois points de suspension on ne peut plus inquiétants qui avaient enfoncé le clou.

Ses parents venaient de la déposer en bas de la rue Voltaire, après trente minutes de trajet, coincée entre ses deux frères et leurs sempiternelles prises de becs, sur le siège arrière du Scénic familial. L'angoisse.

Il l'attendait. Elle s'était assise sur le bord du lit pour retirer les chaussures à talons qui lui avaient torturé les pieds toute la journée, et avait constaté que certaines choses avaient bougé. L'armoire qui dégueulait de fringues le matin même, était bien rangée. Elle ne dégueulait plus du tout. L'une des principales raisons de leurs